



Un horizon de cendres

Jean-Pierre ANDREVON

ISBN : 978-2-266-17722-1

N° 5961

Prix : 6,40 €

PREMIERE PARTIE DEHORS

1

(Sans date)

Ils sortent de partout, maintenant. Pas seulement de la terre des cimetières, mais tout aussi bien d'un vieux mur de pierre, d'un tumulus, de la paroi d'un bâtiment qu'on voit se gondoler, se craqueler, avant de libérer ce qu'il contenait : une substance éthérée, demeurée longtemps, très longtemps dans le calcaire, le granit, l'humus, et transportée avec sa gaine minérale devenue remblai, terrassement, brique, mortier, ciment ayant servi à élever un bâtiment. Ils sortent. Une portion de mur qui devient floue, un papier peint qui se boursoufle, un pan de béton qui pèle soudain, un coin de butte qui s'effrite – et en voilà un de plus qui paraît. Un de plus qui s'est... libéré.

D'abord à peine visible, une ombre qui flotte, une silhouette de brume suspendue dans l'air. Mais, vite, en quelques minutes le plus souvent, on le voit se condenser. On le voit reprendre chair, ou un semblant de chair racornie, accrochée à l'armature de son squelette reformé. Les plus récents portent encore des vêtements à divers degrés de décrépitude ou de loques. Les anciens, cent ans ou plus, bien plus parfois, vont nus : écorchés couleur de bois mort, ils s'ébranlent pesamment, étonnés semble-t-il de cette nouvelle position verticale à laquelle ils ne sont plus habitués.

Ils sortent de partout. J'en ai même vu un s'extraire du tronc d'un arbre – un des marronniers du bois de la Combe. Sans doute s'était-il exfiltré par les racines, après avoir dormi longtemps dans le sous-sol. Oui, ils sortent de partout. Ils ou elles, naturellement, bien qu'il soit difficile, pour l'esprit essentiellement, de qualifier un mort par son sexe. Un mort est un mort, c'est tout. Même s'il marche. Les plus récents sont reconnaissables à leurs cheveux, leur robe ou leur pantalon ; mais, au

bout de quelques décennies dans la terre, le corps perd toute spécificité sexuelle pour ne plus ressembler qu'à une sculpture grotesque taillée au couteau dans la glaise.

Ils sont partout. Si nombreux ! De plus en plus nombreux... Ils gênent. Même en faisant des efforts méritoires pour oublier leur présence, pour détourner les yeux, ils encombrent. Au début, ils ne faisaient qu'errer dans la campagne ; maintenant, ils ont commencé à envahir la ville, où ils s'agglomèrent dans les jardins, les parcs, les places. J'en ai été le témoin, ils essayent même de pénétrer dans les magasins, les cours, les espaces publics. À quand les appartements, les maisons ? Ce n'est pas tolérable. Oh ! ils ne sont pas dangereux, bien sûr. Pas méchants pour un sou, nullement agressifs. Ce ne sont que des morts, après tout. Et que peut bien vouloir un mort sorti de terre ? Un peu de compagnie, sans doute, pour oublier sa terrible solitude...

Je plaisante. Ou j'essaie. Parce qu'ils ne pensent pas, évidemment. Comment un mort pourrait-il penser ? C'est le cerveau qui fond en premier. Quand on leur ouvre la tête – c'est une chose que j'ai entendu dire avant de le voir à la télé, mais sans l'expérimenter personnellement, cela va de soi – quand on leur fend la tête, on ne découvre qu'une cavité béante, un bol d'os au fond duquel stagne un peu de liquide gluant. Ou seulement un rien de poudre friable. Parce que le cerveau, c'est du moins ce qu'on a cru pendant quelque temps, ne se reforme jamais.

Alors comment pourraient-ils penser ? Ce ne sont que des légumes dotés de mouvement et (ce n'est qu'une supposition personnelle), d'une sorte de tropisme qui les pousse au contact avec les vivants, avec la représentation de ce qu'ils ont été. Tropisme, pur automatisme. J'ignore ce qui les attire. La chaleur, peut-être, notre chaleur de vivant. Ou une perception de mouvement, retransmise par des vibrations au sol ? Car ils ne voient pas plus qu'ils ne pensent. Les globes oculaires aussi se délitent rapidement. Et, suivant le stade de la décomposition, le fond de leurs orbites n'est rempli que d'un peu de gelée glaireuse, ou d'un crêpi sableux, quand il n'est pas vide et obscur. Les yeux non plus ne se reforment pas. Je veux dire : c'est aussi ce qu'on croyait, au début.

Pourtant ils s'avancent vers nous, nous les vivants. Ils tendent les bras vers nous. On dirait qu'ils veulent nous toucher. Ils *veulent* nous toucher. Peut-être même... nous étreindre. Mais on ne se laisse pas faire, évidemment. Ce sont des morts. Ils sont répugnants, ils sont sales, ils... ils puent. Surtout les plus jeunes, ceux dont la chair ne s'est pas encore dissoute, ceux dont les viscères sont encore grouillantes de flatulences explosant en chapelets, de micro-organismes dévorants au travail. Ils puent, ils sèment sur leur passage des fétus, des détritiques, des scories tombés de leur enveloppe mal reformée, instable, lépreuse. *Un mort, on peut le suivre à la trace !* C'est ce qu'on disait avant, en riant jaune. Maintenant, des traces, il y en a trop. Les morts, on en rencontre à chaque coin de rue, bras de branche morte tendus, doigts tronçonnés qui frétilent.

On dirait même qu'ils essayent de parler. De nous parler. Leur bouche aux remugles de fondrière s'ouvre en grand, dévoilant les chicots branlants plantés dans des gencives mastiquées de frais, et ils soufflent. Ils soufflent. Du fond de leurs poumons sommairement recousus, ils expulsent un souffle rauque, un soupir catarrheux, un râle, toujours le même : *Hâ-houuuuu... hâ-houuuuu...* Pourquoi font-ils ça ? Autre automatisme d'une mécanique remontée par on ne sait quelle clé ? Je n'en sais rien, nul ne le sait. En tout cas, ils ne cessent de souffler, de râler. À tel point que, jour et nuit, on les entend. Comme un vent irrégulier, mou et chaud, porteur de miasmes, un harmattan venu du fond des âges.

HÂ-HOUUUU... HÂ-HOUUUU... HÂ-HOUUUU...

Qu'est-ce qui est le plus éprouvant ? Cette plainte ? Ou leur obstination à vouloir nous toucher ? Leur présence, tout simplement. Alors on les évite, on les repousse, on les frappe. À coups de poing, de pelle, n'importe quel ustensile à portée de main. Désormais, il faut le noter, certains vivants, en nombre d'ailleurs croissant, ne font plus le moindre déplacement sans une arme défensive. Les haches sont particulièrement appréciées. Et utilisées. Il paraît qu'en un temps record, les rayonnages outils des grandes surfaces ont été dévalisés. C'est pratique, une hache.

J'ai fait comme les autres, j'ai fini par m'en procurer une. Au cas où. Mais en attendant, les rares fois où je dois me rendre en ville, je me contente de mes mains dans le cas, peu fréquent, où un mort entrerait inopinément en contact avec moi. La plupart du temps, il suffit d'accélérer le pas. C'est si

lent, un mort. Pourquoi prendre à leur égard des mesures extrêmes ? Oh ! je me doute bien que, pour un citadin continuellement confronté à l'invasion, les nerfs finissent par craquer. Alors on se défoule. En plein square Gambetta, j'ai vu un groupe de commerçants, des garçons de café pour la plupart, s'acharner sur deux ou trois silhouettes vite réduites en charpie. C'est si friable, un mort ! Des vieux regardaient en hochant la tête, des enfants riaient en trépignant. Moi-même, je l'avoue, je me suis immobilisé un instant pour profiter du spectacle. J'ai entendu un gros-bras grommeler : « Il faudrait tous les tuer... » – puis grimacer, soudain conscient de l'énormité de sa réflexion.

C'est vrai que, de plus en plus, les gens frappent, hachent, démembrant. C'est si facile ! Et on est si vite assuré de l'inocuité du geste. De l'impunité, aussi. On ne tue pas un mort. Et on peut bien le découper à la tronçonneuse (j'ai aussi été témoin de cela), on ne répand pas une goutte de sang. Seulement des copeaux, des esquilles, de l'écorce. Et jamais un geste de défense de la part des victimes. Décapiter un mort, c'est couper une fleur desséchée, rien de plus. Alors pourquoi se gêner ? Surtout si on y prend un certain plaisir...

Il y a quelques jours, en me garant sur le parking du Codec, où j'allais acheter des outils, j'ai aperçu une bande de jeunes, la plupart d'origine maghrébine, s'acharner sur l'un d'eux. Ils y allaient de bon cœur. Ils riaient. Ils criaient : « Crève, raclure ! Crève une bonne fois, crevure ! Retourne en Enfer avec ta mère ! Et restes-y ! » À peu de distance, deux vigiles, des grands Noirs, regardaient faire, bras croisés. Eux aussi riaient. De manière générale, la police ferme les yeux. Ou, bien souvent, participe. Les autorités...

Mais que peuvent les autorités ?

De toute façon, ces efforts dérisoires ne servent à rien, qu'à se calmer les nerfs, qu'à laisser s'épancher les pulsions les plus troubles, les plus perverses. On ne tue pas un mort. Même en le réduisant en brindilles. Au milieu de la journée, quand le soleil tape dur, quand le goudron bouillonne, quand la moindre surface métallique fume, on voit les chairs recuites, les membres disloqués se reformer, même si la dépouille est éparpillée sur une surface de plusieurs mètres. J'ai eu l'occasion d'observer... – oh ! de loin, et pas longtemps, car c'est une vision propre à vous soulever le cœur – j'ai eu l'occasion d'observer un mort démembré et tronçonné se réunir et se relever. Dotées d'une existence autonome, les diverses parties du corps se mettent en mouvement, rampent les unes vers les autres comme le feraient de hideux animaux martyrisés cherchant un réconfort dans leur chaleur mutuelle. Les morceaux se rassemblent, se réajustent, se ressoudent. Et, au bout d'une heure, d'une demi-heure parfois, le mort se relève, encore chancelant ; difficile alors de ne pas lui concéder une expression étonnée ; puis, l'œil vide et la gueule ouverte, il reprend son errance, bras tendus, en quête d'un autre vivant à étreindre qui, à son tour peut-être, l'accueillera à coups de hache assumés.

Ça arrive en particulier au milieu de la journée, quand le soleil de juillet cogne. Il doit y avoir une raison, nécessairement. En rapport avec le rayonnement. Clémentine m'a fait cette réflexion : « C'est le contraire des vampires, alors ! Eux, le soleil ne les tue pas. Il les géné... régé... » J'ai achevé pour elle : « Oui, ma puce, le soleil les aide à se régénérer. » Je n'y avais pas pensé. La vérité sort souvent de la bouche des enfants.

HÂ-HOUUUU... HÂ-HOUUUU...

Ils soufflent. Ils se multiplient. Il n'y a rien à faire. Ils sont partout. Et si nombreux.

De plus en plus nombreux.

2

(Début juillet)

Je me souviens très bien du premier que j'ai vu. Comment pourrais-je l'oublier ?

Je rentrais à pied, j'avais pris le petit chemin qui longe le champ de maïs des Gudiccelli et traverse ce qui reste du bois de la Combe. Il faisait très beau, chaud, presque trop chaud. Quand il ne pleut pas, je préfère aller au boulot en marchant. De la maison, le funérarium se trouve à trois kilomètres par la route, à peine plus de deux en coupant à travers champs. Alors à quoi servirait de prendre la voiture, sinon saloper un peu plus ?

Nous avons la chance d'habiter en pleine campagne, où se trouve aussi mon lieu de travail ; alors autant en profiter, autant vivre comme des campagnards, comme il y a cinquante ans, ou cent. La ville n'est pas loin, pourtant. Quand on regarde vers l'est, pour peu qu'on monte de quelques dizaines de mètres sur le coteau du Bâchais, on distingue la barrière grise des cités de banlieue ; et, pour voir le rideau de purée grisâtre qui s'élève au-dessus de la vallée, pas besoin de grimper ; il est là, dense et néanmoins curieusement lumineux, il colonise le ciel de sa présence impalpable et nocive. Surtout par beau temps, surtout quand il fait chaud, surtout entre six et sept heures du soir. Mais qu'est-ce que j'y peux ? C'est pour fuir la pollution que je suis venu habiter à la campagne avec Émilie, juste avant la naissance de la petite. Ce soir-là, sur le chemin du retour, je ne pensais pas spécialement à la pollution, ni aux dommages irrémédiables que nous faisons subir à notre pauvre planète ; ni spécialement au boulot. Nous avons eu sept clients, dans la journée. Les corps, on les traite avec des brûleurs au fioul lourd, ce qui ne fait qu'accroître la projection dans l'atmosphère des gaz à effet de serre.

Qu'est-ce que j'y peux, hein ? Rien. C'est pour ça que je ne sais pas à quoi je pouvais bien penser. À rien non plus, probablement.

L'air était rempli du grésillement des insectes agacés par la chaleur, des oiseaux de toutes sortes menaient leur tapage habituel au-dessus des champs. Une grosse corneille est venue se poser sur un piquet à moins de trois mètres de moi et, de biais, elle m'a lancé un drôle de regard, un regard inquisiteur. Son bec s'est ouvert, elle a poussé son cri de crécelle rouillée et s'est envolée presque aussitôt. Je m'en souviens, parce que c'est à ce moment que j'ai entendu les pas derrière moi. Mais je ne me suis pas retourné tout de suite. Pour quoi faire ? Et puis le heurt obsédant des talons sur les cailloux m'a paru se rapprocher, et j'ai bien été forcé de me retourner, sans véritablement ralentir. Le type était derrière moi, à cinq ou six mètres. La tête dévissée, j'ai dû l'observer pendant plusieurs secondes, sans souci de politesse. Mais la politesse...

C'était un homme assez répugnant. Sur le moment, il m'a fait l'effet d'un vieux clodo. Ses vêtements étaient couverts de terre ou de boue séchée, même son visage était... comment dire ? Terreux. Terreux, oui, c'est le mot ; mais, sur le moment, je n'aurais pas su définir si sa figure était elle aussi barbouillée d'une croûte minérale, ou s'il s'agissait de la couleur naturelle de sa peau, s'il avait seulement un teint particulièrement plombé. J'ai pensé : *Ce type est malade, ou alors c'est l'alcool.* J'ai cessé de le dévisager, je crois avoir accéléré le pas tout en épongeant mon front poisseux d'un revers de poignet. Je marchais veste sur l'épaule, j'avais desserré ma cravate et ouvert ma chemise, que je sentais me coller au dos, entre les omoplates. Il faisait chaud. Il faisait chaud et, comme on dit, je crevais de chaud.

À l'extrémité des maïs, le chemin s'incline vers le lit de l'Arvèze, que franchit un petit pont de pierre de rien du tout, surplombé par les branches basses d'un bosquet. Au début, je veux dire au début de notre installation, le ruisseau était quasiment à sec, en cette saison, début juillet. Mais maintenant, avec toutes ces pluies, celles de printemps surtout, et celles d'automne, il est gros d'un bout de l'année à l'autre, vert et bouillonnant. Un de ces jours, le pont sera emporté, c'est certain.

C'est sur ce pont que je me suis arrêté. Parce que l'autre me suivait toujours, et ça commençait à m'agacer. Si ce type voulait une pièce, il n'avait qu'à demander. J'ai fait peser ma hanche sur le parapet moussu et je me suis retourné. Le type s'était encore rapproché, il n'était maintenant qu'à trois pas, à peine plus. Peut-être ai-je eu un geste de... je ne sais pas. De surprise, ou alors de mauvaise humeur. Mais de crainte, certainement pas. Ce n'est pas le genre de la maison, je suis plutôt costaud, et celui qui me collait était un petit bonhomme tout maigre, tout ratatiné. Je m'en suis mieux aperçu en le détaillant, alors qu'il se tenait immobile à trois mètres de moi. Parce que lui aussi s'était arrêté, peut-être pris de court par ma volte-face.

Il avait le dos courbé, la tête rentrée dans les épaules, un cou de poulet déplumé émergeant du col trop grand d'une chemise qui avait dû être blanche. Il était vêtu d'un costume trois-pièces, noir ou bleu foncé, qui m'a semblé de bonne coupe sous la couche de terre qui le maculait, il portait une cravate et, aux pieds, des chaussures de ville. Il me fallait réviser mon jugement ; ce n'était pas un clochard ou un quelconque routard. Mais dans ce cas, pourquoi cet homme se trouvait-il dans un tel état de saleté ? J'ai fait glisser une bille de salive rugueuse au fond de ma gorge et j'ai lâché : « Qu'est-ce que vous voulez ? »

Il a lentement redressé la tête. C'est alors que j'ai vu ses yeux. Cette fois, je n'ai pu maîtriser un mouvement de recul. Les yeux de l'homme n'étaient qu'une gélatine grisâtre qui... qui bavait, oui, il n'y a pas d'autre mot, ce qui lui tenait d'yeux débordait des cavités orbitales pour couler sur ses joues en deux virgules translucides. Ce type ne pouvait pas me voir, il souffrait d'une épouvantable maladie oculaire, il était aveugle, plus aveugle que le plus misérable ver de terre des profondeurs. J'ai gonflé mes poumons, avalant une gorgée d'air et la puanteur qui allait avec. L'aveugle puait. Il dégageait une odeur composite que je saurais vite reconnaître, qui ferait vite partie de notre quotidien, faite d'humus macéré, de champignons de cave, de salpêtre, d'eau croupie, d'ordures ménagères confites dans une poubelle demeurée au soleil, de pourriture organique. Un frisson glacé (cliché sans doute, mais pourtant bien réel) a crépité sur ma nuque. L'homme sans regard a commencé à lever les bras, lentement, lentement, comme si ses membres supérieurs avaient été lestés d'un poids colossal. Sa bouche a bâillé, et il a soufflé. Ce n'était pas encore le *hâ... houuuuu...* qui deviendrait par la suite si familier à tous, seulement une exhalaison presque inaudible, seulement un soupir carverneux évoquant le sifflement d'un pneu ou d'un ballon qui se dégonfle. Sur ma nuque, et jusqu'au bas de ma colonne, les fourmis aux pattes glacées ont remis ça ; mais peut-être n'était-ce qu'une réaction de mon épiderme à cette station trop prolongée dans l'ombre humide et fraîche du pont...

J'ai ripé contre le muret. Je venais de reconnaître l'aveugle répugnant qui me faisait face. Sur le moment, cela m'a paru incroyable. Mais le fait est que je connaissais cet homme méconnaissable. C'était le vieux Marshal, Frédéric je crois, qui possédait un petit élevage de poules et de dindes un peu plus bas dans la vallée. Depuis mon établissement à Saint-Hugues, je l'avais peut-être croisé trois ou quatre fois, en n'échangeant guère plus de mots. Je ne lui ai jamais rien acheté, je suis végétarien, et mes deux femmes plus ou moins. J'ai dû avaler un reste de salive, j'ai murmuré :

« Monsieur Marshal ? C'est bien vous ? Qu'est-ce qui vous est arrivé, bon Dieu ? »

Mais Marshal n'a pas répondu. J'ai eu la nette impression qu'il ne m'avait pas entendu, ou alors pas compris. Il a encore soufflé, ses bras se sont élevés de quelques centimètres supplémentaires. Ils étaient maintenant à l'horizontal, tendus vers moi. Et il s'est avancé. Il s'en est fallu d'un rien que ses doigts raidis me touchent. Mais il n'en a pas eu l'occasion : j'avais tourné les talons, j'avais foutu le camp. En courant. Eh oui, en courant. Quand je me suis arrêté, le cœur battant, conscient de ma stupidité, j'avais bien parcouru deux ou trois cents mètres coudes au corps. Je me suis retourné, l'îlot végétal touffu recouvrant le petit pont de pierre m'a paru loin en contrebas, irréel, ondulant dans la lumière du soir qui le crépissait d'une poudre d'or en fusion. J'ai attendu longtemps, mais rien n'a émergé du bosquet, rien ni personne qui aurait eu l'idée saugrenue de s'avancer à ma rencontre sur le chemin poudreux.

J'ai frotté mes aisselles poisseuses qui me démangeaient de façon intolérable et j'ai repris ma route, m'efforçant de marcher d'un pas normal. Sans doute me suis-je encore retourné une ou deux fois, ou trois, la dernière quand je suis arrivé en vue de la maison. Il m'était difficile d'effacer les questions qui grouillaient sous mon crâne. *Qu'est-ce qui avait bien pu arriver au vieux Marshal pour le mettre dans cet état ? Comment pouvait-il tenir debout et, avec ses yeux, se diriger tout seul ?* Lorsque la réponse a enfin éclaté dans mon esprit avec un pauvre bruit de pétard mouillé, mon pied a donné dans une grosse pierre incrustée au milieu du chemin, j'ai trébuché, j'ai failli me péter la gueule. Parce que ce qui avait surgi dans mon esprit n'avait rien d'une réponse, évidemment.

C'était arrivé deux mois auparavant. Frédéric Marshal était tombé dans un de ses enclos, victime d'une rupture d'anévrisme cérébral. On n'avait trouvé son corps que le lendemain. Il avait été inhumé au cimetière de Saint-Hugues. Frédéric Marshal était mort, aussi mort qu'on peut l'être –

mort et enterré. Pourtant, je venais de le rencontrer sur le chemin de la Combe.